

Impensé majeur de l'histoire de l'art, longtemps exilé des musées, l'art brut est désormais reconnu pour son agentivité. À l'écart des canons esthétiques, des attentes critiques, des sollicitations du marché et de la *normopathie* ambiante, il s'invente dans l'urgence d'exister, dans la solitude souvent extrême de ceux qui n'ont d'autre langage que celui de leur altérité. Leurs créations jaillissent dans une fulgurance intérieure, irréductible à toute grille sociale et rétive aux injonctions culturelles. Ces productions définissent des identités nouvelles, parfaitement indociles.

Ici, nul besoin de caution ni de reconnaissance : chaque geste, chaque trace, chaque efflorescence est une affirmation sauvage d'être au monde. L'art brut est un continent esthétique et anthropologique. Un continent où les formes ne sont pas héritées, mais inventées. L'explorer, c'est ainsi ébranler nos propres certitudes sur ce qu'il est convenu d'appeler normalité, vérité, beauté, art. C'est admettre, en fréquentant ces œuvres, que l'être humain est d'abord ce fragment incandescent qui refuse quelquefois obstinément de se laisser enfermer dans un carcan stérilisateur. C'est reconnaître que l'art brut – qui n'est ni réaction, ni démonstration – porte en lui une interrogation brûlante : qu'est-ce qu'être soi ? Et, en corollaire : en quoi l'examen des œuvres qui en relèvent nous renseigne-t-il sur la fabrique intime et collective de l'identité ? D'ailleurs, peut-on construire son identité sans référent, ou celle-ci est-elle, au contraire, fortement indexée sur la société, voire érigée en réaction à celle-ci ? On peut observer que, dans l'art brut, l'identité ne se pense pas : elle s'arrache, se forge de manière organique. Elle n'est ni assignée par la naissance ni façonnée par les convenances : elle se construit dans un dialogue intérieur avec le vide et l'excès.



Anna Zemankova
Sans titre, c. 1970
 Pastel sur papier
 72 × 52 cm

Au début du xx^e siècle apparaît celui qui aujourd’hui encore est considéré comme l’un des maîtres de l’art brut, Adolf Wölfli. Personne aujourd’hui n’aurait l’outrecuidance de le renvoyer au garçon vacher qu’il était avant son internement. Tous s’inclinent devant le démiurge génial que l’enfermement a mis au monde. Confiné dans les quelques mètres carrés de sa cellule, il nous rappelle que l’identité humaine est inséparable du cosmos. Ses quelque 25 000 dessins parcourus de textes sont là pour en attester.

Comme Wölfli, l’espagnol Ramon Losa s’est réinventé. Mais dans son cas, c’est au travers de sa quête d’une langue primordiale, dans de multiples déclinaisons, graphorrees et harangues sibyllines. Pepe Gaitan trouvait sa matière première à la bibliothèque de Bogota dont il photocopiait des pages de livres. Puis, à mesure qu’il en obscurcissait le sens en noircissant chaque caractère, il se mettait en lumière, lui, dans son ailleurs. Ces deux-là appartiennent à cette famille de littérateurs qui perçoivent confusément que leur identité commence avec le Verbe.

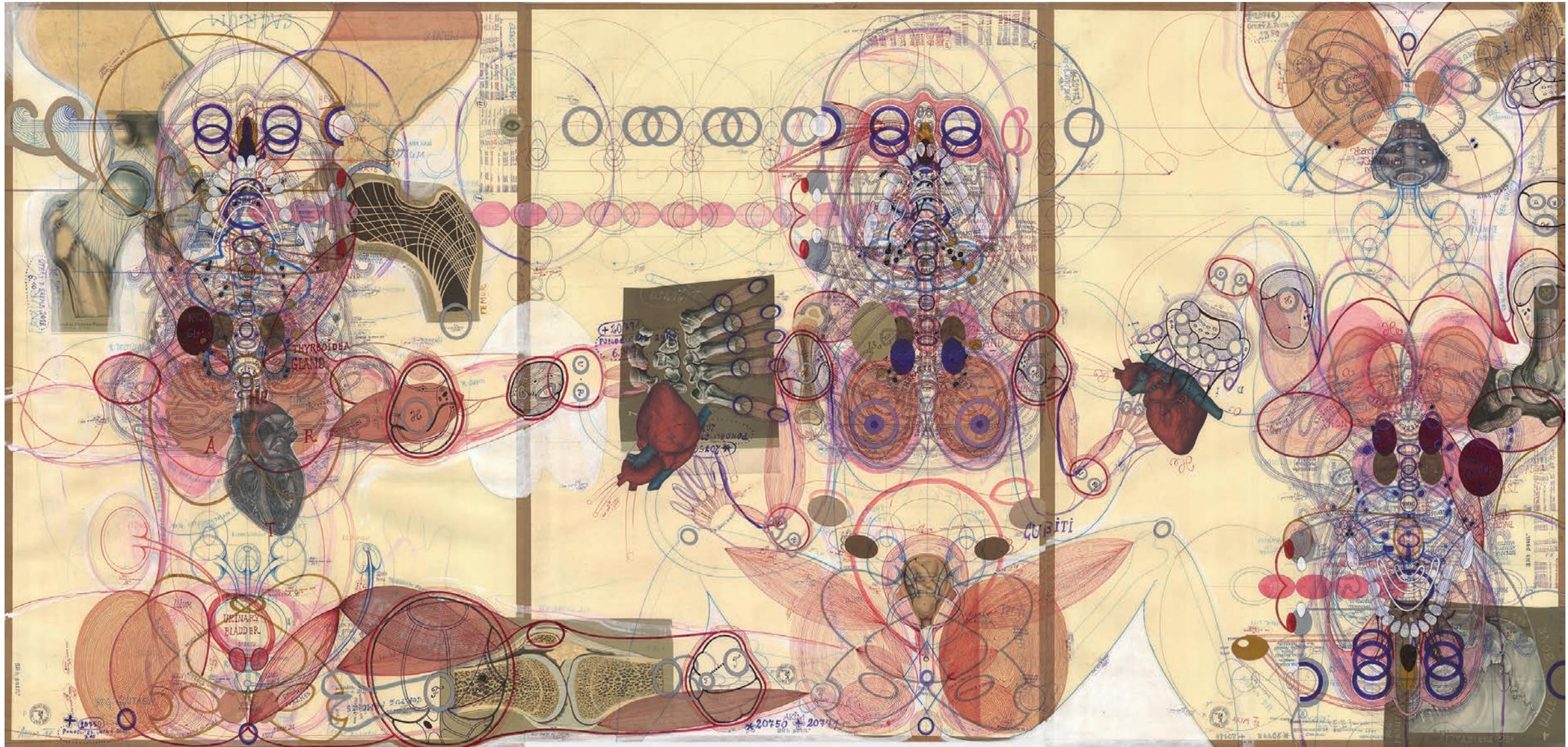
Dans un registre plus incarné, Lubos Plny poursuit sa quête éperdue d’équilibre psychique en tentant de comprendre et de traduire les arcanes et les méandres de son corps. Ses dessins anatomiques fantastiques forment ainsi un journal intime qui, œuvre après œuvre, esquisse le parcours initiatique d’un homme aux prises avec sa psyché. Les limites de sa souffrance traçant les contours de son identité, dans un *memento mori* salvateur.

Il est impossible de parler d’identité sans évoquer la dialectique de la dualité. Je pense, par exemple, à la cubaine Misleidys Castillo Pedroso – muette de naissance, autiste – qui constelle ses murs de figures totémiques en papier, découpées et peintes, auréolées de scotchs bruns, et formant une communauté rassurante avec laquelle elle converse en silence. Chacun de ses compagnons paraît être un fragment de son identité éclatée. Elle les a choisis, comme ils semblent l’avoir choisie.

Pareillement muet, souffrant également de troubles cognitifs et de difficultés locomotrices, Josef Hofer semble avant tout absorbé dans la contemplation de son corps dans un miroir, et sa représentation. Il en résulte que, parfois, ses dessins dépeignent ces deux réalités, lui-même et son image dans le reflet, les deux tentant d’interagir l’un avec l’autre. Lui et son double, unis par une identité nouvelle, démultipliée.



John Kayser
Sans titre, c. 1975
 Photographie argentique, tirage vintage 11
 17,5 × 12,7 cm



Lubos Plny

Sans titre (triptyque), 2018

Encre, acrylique et collage sur papier
100 × 210 cm

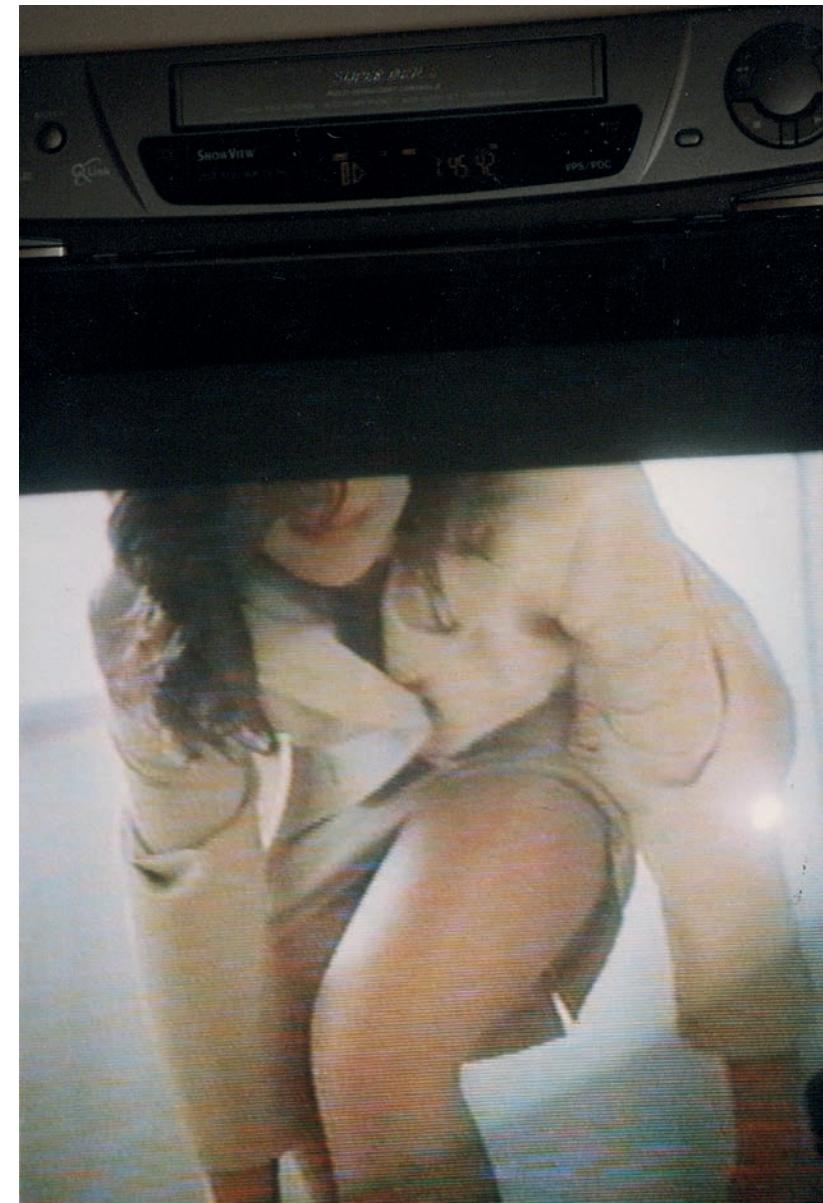
De même, Franco Bellucci fabrique ce qui pourrait apparaître comme des jouets à un œil paresseux. Plus empêché encore que Hofer, ne s'exprimant que par borborygmes, son psychisme agité l'avait conduit, dès l'enfance, à connaître le martyr des lits de contention. Il s'en était donc libéré symboliquement en entravant des jouets meurtris avec des liens faits de rebuts. Il a recouvré son identité à travers la transfiguration de la violence, autant subie que intériorisée.

Quant au jeune madrilène José Manuel Egea, persuadé de sa lycanthropie, il explore l'hybridité de l'être et paraît vouloir nous révéler « l'autre » qui ne demande qu'à être activé en chacun de nous. Ses interventions qu'il réalise sur les portraits photographiques prélevés dans des magazines rendent compte des mutations possibles. Ses œuvres traduisent ainsi une identité traversée, fluide, à rebours des catégories rassurantes.

Tandis que ce sont l'exil et l'abandon qui constituent les ferments qui ont conduit le schizophrène Jorge Alberto Cadi à glaner dans les rues de La Havane des objets et des photographies qui, une fois suturés, assemblés, sont capables à la fois de ressusciter et de conjurer le passé. Ébauchant, en quelque sorte — à travers la brume de la nostalgie et de la perte — le portrait merveilleux et apaisé de l'homme nouveau qu'il aspire à devenir.

Tomasz Machciński, pareillement, a perdu quelque chose : l'identité que tenait pour acquise cet orphelin polonais qui s'était convaincu, après-guerre, d'être l'enfant d'une actrice hollywoodienne. Quand la réalité vint le frapper de plein fouet, il décida, durant un demi-siècle et au travers de 22 000 autoportraits, de consacrer toute son énergie à endosser non pas une, mais toutes les identités auxquelles son imagination fertile lui donnait accès.

Une obsession tout aussi scopique anime les fétichistes que je tiens, du fait de la mise en œuvre de mythologies personnelles à usage strictement privé, comme d'éminents représentants de l'art brut. Ainsi de l'anonyme français appelé sobrement Le Fétichiste ou du californien John Kayser qui, au travers des centaines de clichés retrouvés par chance après leur disparition, témoignent chacun avec une évidence implacable de l'identité que leurs protocoles respectifs ont fini par trahir.



Le Fétichiste
Sans titre, c. 2001
 Tirage photographique d'origine
 15 × 10 cm

A



↑
Janko Domsic
Sans titre, c.

A

A



A

A

A

A

A



Jorge Alberto Cadi
Sans titre, c. 2015

Encre, collage et couture sur photographie
23 × 18 cm

A

A



Tomasz Machciński
Sans titre, 2009

Photographie numérique couleur,
tirage unique sur papier brillant Fuji
38 × 25 cm

A

A

A

A

Mais c'est l'expérience traumatisante qui met parfois l'identité à vif. Ainsi, chez Carlo Zinelli, sa schizophrénie déclenchée par la guerre donna naissance à des compositions dont l'harmonie défie inlassablement le chaos intérieur. Chez lui aussi, la glossolalie venait s'insinuer dans les interstices de ses gouaches, comme pour les commenter autant que pour les structurer. Tandis que les silhouettes d'hommes obliterés et les indices disséminés attestent de son propre vécu.

Janko Domsic, qui se définit comme « l'archange du Jugement dernier », bâtit avec ses dessins un univers théocratique hautement personnel. Entre visions apocalyptiques et géométries obsessionnelles, il affirme une identité spirituelle alternative, défiant les classifications ordinaires. Cependant que le mystère dont il se pare n'est pas davantage dissipé par la novlangue qui sature fréquemment ses dessins. Son œuvre s'apparente à un voyage visionnaire au cœur d'une identité cosmique et sacrée.

Les machines dont Jean Perdrizet établit les plans n'ont pas une vocation moins éthérée, puisque beaucoup d'entre elles sont censées nous permettre de communiquer avec les esprits, voire avec les extraterrestres. Pour ces derniers, il a même conçu un « espéranto sidéral ». Manifestement, l'ex-ingénieur des ponts et chaussées cherchait à recomposer son identité dans des ailleurs plus prometteurs que les sciences dures.

Des ailleurs abordés par la chinoise Guo Fengyi à travers ses immenses rouleaux de visions énergétiques qui proposent une cosmogonie alternative, une interprétation singulière du Tao. L'affliction de la maladie aura conduit cette femme sans relief apparent à vouloir convoquer des forces ancestrales, et ce faisant, à révéler une prodigieuse identité enfouie.

Il en va de même pour la tchèque Anna Zemankova que rien ne prédisposait à faire surgir, chaque matin, de telles floraisons mentales sur le papier. Ses pastels enfiévrés et ses découpages dont le raffinement le dispute à l'étrangeté témoignent, là encore, qu'une personnalité ordinaire recèle toujours sa part d'extraordinaire. Là encore, l'ordre social est outrepassé par une marginalité intrinsèque érigée en matrice créatrice.



Adolf Wolfli

Sans titre, 1916

Graphite et crayon de couleur sur papier

28,8 × 22 cm

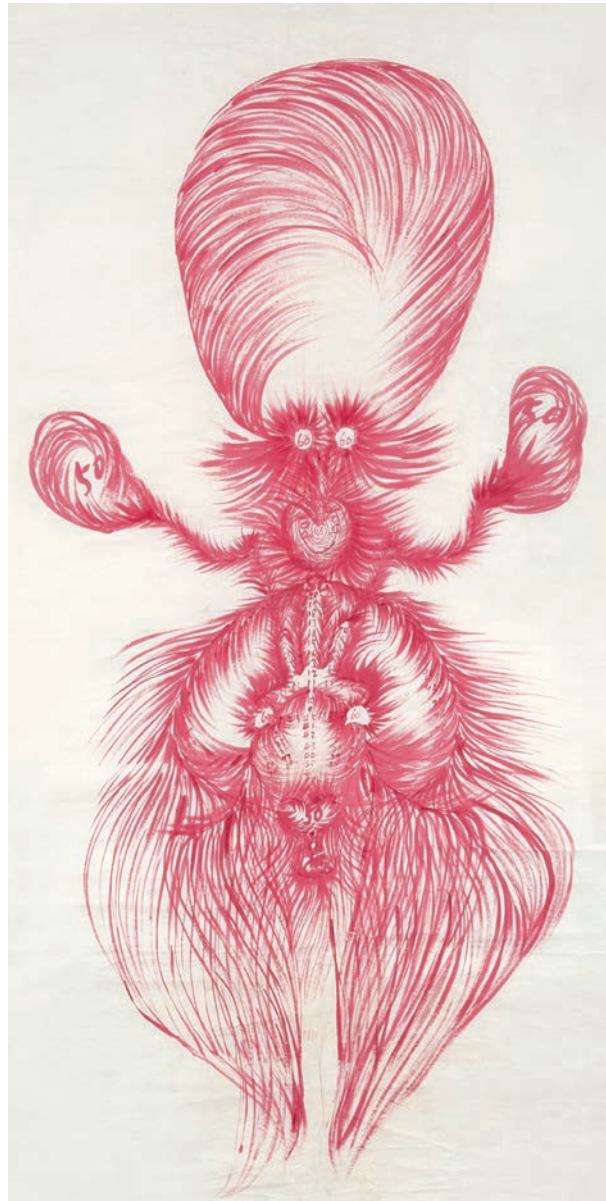
A



Franco Bellucci
Sans titre, 2008
Technique mixte
40 × 22 × 16 cm

A

A



Guo Fengyi
Sans titre, 1991
Encre rouge sur papier de riz
134 × 70 cm

A

A

A

A

Mais, au-delà des témoignages individuels, l'art brut remet en question la notion même d'identité collective. Qui décrète la normalité ? Qui relègue à la marge ? Mais l'art brut ne s'arrête pas à l'exploration de soi : il déploie aussi un regard sauvage sur la manière dont nos sociétés fabriquent l'altérité.

Et rappelle, si nécessaire, que ce que les sociétés repoussent à la périphérie devient, à travers la création « brute », un centre incandescent d'expression. De sorte que de prétendus empêchements se révèlent comme le terreau le plus fertile qui soit.

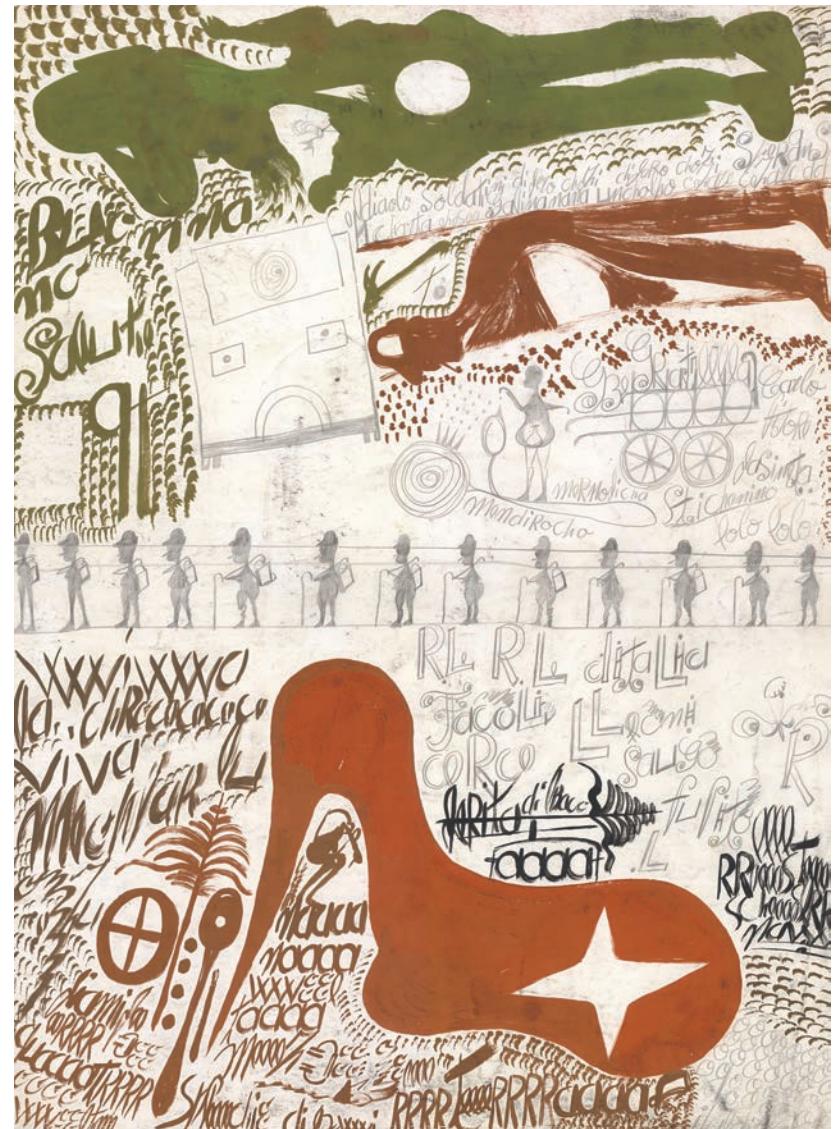
L'art brut, dans son surgissement imprévisible, nous tend un miroir sans apprêt. Il nous montre l'identité non comme une donnée fixe, mais comme un processus vibrant, parfois douloureux, toujours singulier. Chaque œuvre brute rappelle que l'être humain n'est pas la somme de ses conformités, mais un déploiement d'expériences, de visions, de blessures et d'aspirations.

Construire son identité sans référent social, sans filiation artistique, constituerait ainsi la preuve d'une liberté primordiale. Par leur courage d'exister hors normes, ces artistes nous rappellent que l'identité véritable est toujours, fondamentalement, une invention personnelle. Jamais un masque social. Ils nous renvoient à la plus vaste des libertés : celle d'oser être, sans témoin, sans juge, sans maître.

En eux s'accomplit, presque instinctivement, le voeu de Nietzsche : « Deviens ce que tu es ».

© Avril 2025

32



Carlo Zinelli
Sans titre, 1967
Gouache et graphite sur papier
70 × 50 cm

